

Le major Bellerose, plus grave, plus sérieux, n'arriva pas au succès du premier coup. Ses discours, dits d'une voix forte et même un peu dure, ne parurent pas, au début, impressionner favorablement les électeurs. Mais tenace et résolu, il revint plusieurs fois à la charge et finit enfin par désarçonner le joyeux Pétrus. Le major Bellerose joignait, à ses facultés politiques, un joli talent de militaire. Solide, bien campé, possesseur d'une voix forte et d'un visage sévère, il faisait bonne figure dans son uniforme brillant, que couronnait un splendide chapeau à plumes.



Il avait tout militarisé chez nous et nos braves gens avaient acquis une grande souplesse et beaucoup de dextérité dans le maniement des armes.

Les deux candidats, d'habitude, combattaient dans leur propre paroisse le dimanche, après la messe, laissant à leurs amis le soin de défendre leur bonne cause dans les autres paroisses du comté. A l'époque, qui nous occupe, le sentiment public était à peu près partagé entre les deux adversaires.

Certain dimanche, ces messieurs furent forcés d'aller lutter ailleurs, et, quelques jeunes étudiants ou avocats, de Montréal, les remplacèrent sur le perron de l'église.

La séance ne fut pas longue.

A peine le premier orateur eût-il ouvert la bouche, qu'un concert de cris désagréables et de protestations diverses se faisait entendre :

- Descendez-le !
- Non, vous ne le descendrez pas !
- Parlez, Monsieur !
- Il ne parlera pas, torgueu !
- Ferme ta gueule, toi, mon vlimeu !

Tout un faisceau de cris, de hurlements, de boucoulades, de jurons, précurseur de l'orage.

L'éloquent étudiant, certes pas mal habitué déjà à d'aussi peu courtoises démonstrations, parvint bien à dominer quelque peu le tumulte, mais pas pour longtemps, car il fut descendu en un clin d'œil.

Descendre quelqu'un me paraît avoir alors joué un grand rôle dans les

